



## UNE QUÊTE...

La figure centrale du Petit caporal, Antoine, appartient à cette bourgeoisie qui sut faire alliance avec la noblesse d'après la révolution pour constituer les empires industriels et fonciers qui régirent le monde entier durant des décennies (et continuent de le régir quoi que de façon moins ostensiblement familiale et nationale). C'est un héritier qui jouit avec inconscience de la rente que lui procure son capital : chemins de fer, acier, métaux, etc. Cependant qu'il cultive ses rosiers avec passion, qu'il s'adonne à la poésie et qu'il court les théâtres, la formidable logique d'avidité qui lui assure son train de vie pousse les nations à l'affrontement. La guerre éclate ; Antoine est enthousiaste : la guerre fantasmée comme une expérience régénératrice, etc.

# LE PETIT CAPORAL

Mais voilà que dès le tout début du conflit son neveu Charles disparaît et que de surcroît on le soupçonne de désertion. Débute alors une quête éternuante et vaine, d'hôpital en hôpital, de cantonnement en cantonnement. Antoine s'entête. S'entête de comateux en amnésiques, de cadavres défigurés en fosses communes, s'entête jusqu'à l'épuisement complet. Et finit par trouver dans cet épuisement la lucidité radicale qui va l'amener à considérer enfin les dessous peu ragoûtants de son statut matériel : la surexploitation de la terre et des hommes, que l'on peut sans aucune hésitation identifier comme étant responsable de la guerre. Et à sortir du cadre de façon à la fois grotesque et apostolique en renonçant à toute forme de propriété.

## CRÉATION

Ce spectacle a été créé le 23 février 2016 à Aj.

Avec: **Christian Termis**  
Mise en scène : **Élodie Cotin**  
Assistée de : **Sébastien Weber & Lou Mary**  
Texte : **Sébastien Weber**  
Costumes : **Nataliya Latunova**  
Lumières et régie générale : **Mazda Mofid** ■

Durée: **1 heure** ■

## NOTE D'AUTEUR...

"La querelle n'est encore d'actualité qu'en raison de la présente victoire objective et massive du capitalisme : qui des passions nationalistes ou des impérialismes peut être considéré comme cause première du conflit de 14-18 ? De toute évidence, les tenants de la responsabilité des premières à l'exclusion de celle des autres font œuvre de dédouaner à bon compte les nouvelles forces maîtresses du monde (qui n'ont du reste de bien nouveau qu'un appareil sémantique modernisé et des outils d'échange d'une puissance inédite) de la part écrasante qu'elles ont dans l'état passablement effrayant de la planète aujourd'hui. Attribuer la durée exceptionnelle d'une guerre aussi féroce au benêt attachement du piou-piou franc-comtois aux terres perdues d'Alsace-Lorraine relève de la supercherie intellectuelle, voire de la duperie pure et simple. Les très récents attentats qui ont endeuillé la France, ont fait reflourir les drapeaux bleu-blanc-rouge aux balcons et relever le menton aux « va-t-en-guerre » passionnément attachés à favoriser les intérêts commerciaux des marchands de canons, ont montré, s'il le fallait, et sans aucun doute il le faut, que la première victime d'un état de guerre, c'est l'intelligence."

## CONTACT

**Élodie Cotin**  
06 83 19 32 45

**Christian Termis**  
06 86 75 81 69

[contact@diable4pattes.org](mailto:contact@diable4pattes.org) ■



“GOMEL. — Là n’est pas la question. Ah, vous avez toujours été un peu rêveur, Antoine, toujours. Parfois, j’aimerais me reposer un moment, mais bon. Tenez, vous m’aidez ? *(Tendant une pelle à Antoine, désignant le sol.)* Il doit être quelque part par là, par ici. Il faut creuser. *(Il se remet à creuser.)* Attention, le sol est glissant. Puis c’est un peu salissant, mais je dirais que nous ne sommes pas à un peu de boue près, n’est-ce pas ? C’est sale, oui, c’est sale. C’est un champ de bataille, c’est un cimetière. Mais on voit trop facilement des ruines, les églises transformées en écuries, les écoles en hôpitaux... *(Soupirant et retroussant ses manches.)* Mais nous, nous, n’est-ce pas, Antoine, nous voyons bien ce que c’est en réalité. Ce mois-ci, vous avez vendu cent treize tonnes de lard, soixante mille cartouchières, cent cinquante mille obus. Et je n’ai pas encore les chiffres du charbon pour le semestre dernier, mais je suis sûr qu’ils sont bons, excellents même. Creusez, creusez par là, voilà, oui, par ici, c’est bien, il doit être par là, il doit être là, quelque part. *(Gomel se remet lui-même à creuser.)* C’était une idée de votre père, validée par le conseil d’administration. Enfin, un conseil élargi, bien sûr. C’était un peu après la bataille de Sedan, la chute de l’empire, quand Paris s’est mis en commune. Il a dit, et je m’en rappelle très bien, qu’on ne pourrait pas éternellement mater la contestation avec de simples opérations de police, aussi implacables fussent-elles. Et il avait raison. C’était un visionnaire. Ah, ah la la, comme j’aimais travailler avec lui ! Vous avez trouvé quelque chose ? Votre père disait qu’après les barricades, ce sont nos armes qu’ils utiliseraient, qu’on les verrait bientôt au parlement, qu’ils se feraient juristes, qu’ils investiraient les banques... Tout le monde riait, au conseil, tout le monde, ils riaient tous. Mais il avait raison, votre père. Et c’en a été fini de rire. Heureusement que... *(Il reprend son souffle.)* Heureusement qu’il avait tout prévu. Je ne suis qu’un modeste exécuteur testamentaire. *(Il s’éponge le front.)* Comme la terre est dure ! C’était une bonne idée, non ?

La guerre. La guerre, ça remet les choses dans l’ordre. Je vais vous faire un aveu, Antoine. Malgré toute ma confiance, toute mon admiration pour lui, j’étais un peu sceptique. Je n’arrivais pas à imaginer que vingt millions de types dans la force de l’âge se précipiteraient pour crever comme des chiens dans la gadoue. Et puis si ! Si ! C’était magnifique, incroyable, dans les rues, cet engouement, cette ferveur, et puis leurs bonnes femmes qui les encourageaient, vas-y, Léon, on les aura. Ha ha ! Ha ha ! Vous savez ce qui me fait rire, ce qui me fait le plus rire, et ce qui aurait fait rire votre père ? C’est la trahison des socialistes. On a toujours besoin d’un bon traître. Mieux vaut parfois un traître pétochard chez l’ennemi qu’un fidèle ami dans ses rangs. Je ne suis pas sûr qu’il l’avait prévu, mais ça l’aurait fait rire, Dieu ce qu’il aurait ri. Tous ces sociaux-démocrates se rallier à l’union sacrée, tant ici qu’en Allemagne. L’union sacrée ! Traîtres et pétochards ! On dirait un titre de Flaubert. Votre père avait beaucoup d’humour, Antoine. Quel dommage que vous l’ayez si peu connu. Il voyait plus loin, toujours plus loin, toujours une vision d’avance sur nous tous. D’où cette histoire de petit caporal. Un homme nouveau. Transformé par la peur. Guidé par elle. ”